

San Carlos de los Jupes

Une tentative avortée de sédentarisation des *bárbaros* dans les territoires frontaliers du nord de la Nouvelle-Espagne en 1787-1788

San Carlos de los Jupes

A Failed Attempt to Settle the Bárbaros on New Spain's Northern Borderlands, 1787-1788

San Carlos de los Jupes

Un intento fallido de asentar a los “bárbaros” en la frontera norte de Nueva España, 1787-1788

Joaquín Rivaya-Martínez

Volume 41, Number 2-3, 2011

« Relocalisations » et résilience autochtone

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1021611ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1021611ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)

1923-5151 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rivaya-Martínez, J. (2011). San Carlos de los Jupes : une tentative avortée de sédentarisation des *bárbaros* dans les territoires frontaliers du nord de la Nouvelle-Espagne en 1787-1788. *Recherches amérindiennes au Québec*, 41(2-3), 29–42. <https://doi.org/10.7202/1021611ar>

Article abstract

In July 1787, Paruanarimuco, the main leader of the Hupe Comanches, requested the help of Juan Bautista de Anza, the Spanish governor of New Mexico, to build a village for his followers. Such an unusual petition was readily accepted by the authorities of northern New Spain, who looked forward to setting a precedent among the heathen nomads of the frontier by turning the Hupes into a sedentary, Hispanicized people. Thus, construction of the village of San Carlos de los Jupes began on the banks of the Arkansas River, in present-day Colorado, in the summer of 1787, using Spanish funds and labor. By January of 1788, however, the Hupes abandoned the village never to return. This essay explores the founding and demise of San Carlos from an ethnohistorical perspective. I argue that the short-lived Comanche settlement was doomed to failure for diverse ecological, cultural, and geostrategic reasons.



San Carlos de los Jupes

Une tentative avortée de sédentarisation des *bárbaros* dans les territoires frontaliers du nord de la Nouvelle-Espagne en 1787-1788

**Joaquín
Rivaya-
Martínez**

History
Department,
Texas State
University, San
Marcos

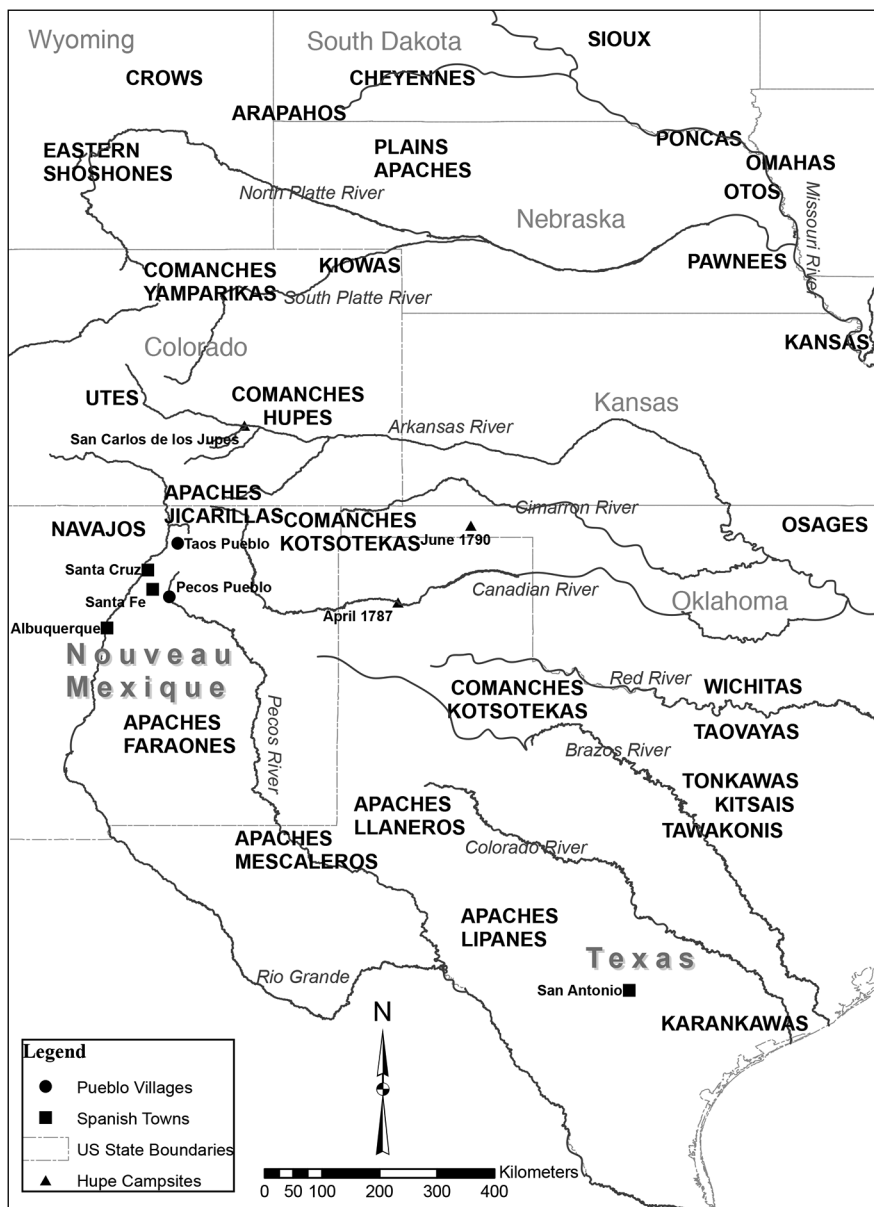
Traduit de l'anglais
par Carole Cancel

EN JUILLET 1787, Paruanarimuco (du comanche *parua narumuhku*, « Bear Harness »), le principal chef des Comanches jupes, sollicite le soutien du gouverneur espagnol du Nouveau-Mexique, Juan Bautista de Anza, en vue de la construction d'un village qui accueillerait les siens. Anza et son supérieur hiérarchique direct Jacobo Ugarte y Loyola, commandant en chef des provinces internes de la Nouvelle-Espagne, s'empressèrent de donner suite à cette requête pour le moins inhabituelle. Pleins d'espoir, les Espagnols envisagèrent la sollicitation de Paruanarimuco comme une occasion inespérée de faire du peuple jupe, nomade et belliqueux, un peuple sédentaire et allié. Une telle entreprise aurait pu établir un précédent inespéré chez d'autres *bárbaros* (Amérindiens non convertis et indépendants) qui vivaient le long de la frontière nord de la Nouvelle-Espagne, un territoire vaste mais peu peuplé qui s'étendait à peu de chose près à travers le nord du Mexique actuel et le sud-ouest des États-Unis, de la Californie au Texas, et où les colonies de peuplement étaient constamment exposées aux raids des Amérindiens. Dans les quelques mois qui suivirent la requête de Paruanarimuco, le village de San Carlos de los Jupes fut construit quelque part au bord de la rivière Arkansas (Anza 1787a; Concha 1787). Et pourtant, en janvier 1788, Paruanarimuco et les siens quittèrent San Carlos et n'y retournèrent jamais plus (Concha 1788a).

Cet essai examine les circonstances de la fondation et de la disparition de ce village comanche qui a échoué, une initiative qui selon nous était dès le départ vouée à cet échec et ce, pour diverses raisons écologiques, culturelles et géostratégiques¹.

PRÉLUDE À SAN CARLOS : GENÈSE DE L'ALLIANCE ENTRE LES COMANCHES ET LES ESPAGNOLS

Le peuple connu des Espagnols du XVIII^e siècle sous le nom de *nación comanche* ou *cumanche* (« nation comanche ») était en réalité composé de plusieurs bandes autonomes de chasseurs-cueilleurs qui parlaient la langue shoshone, se déplaçaient à cheval, avaient en commun une part importante de leur culture et pourtant ne constituaient pas une seule et même entité politique. La subsistance des Comanches reposait entièrement sur la chasse au bison. Mener des raids et des transactions réussies et se montrer généreux dans la distribution de biens et de denrées étaient pour eux les moyens fondamentaux d'accumuler de la richesse et d'acquiescer un certain prestige social. Les hommes étaient responsables de la chasse, des combats et de la fabrication de certains outils alors que les femmes cueillaient des plantes, s'occupaient des enfants et accomplissaient les diverses tâches ménagères qui constituaient le gros des corvées. Les captifs pris au combat jouaient un rôle important dans toutes les activités productives.



Territoire approximatif des divisions comanches et des entités avoisinantes vers 1785

Malgré leur homogénéité en regard de la culture, les Comanches étaient organisés en plusieurs sous-groupes ou divisions indépendants (Cabello 1786; John 1975 : 306-312; Kavanagh 2001 : 889-896; Vial et Chávez 1785)².

Les sources espagnoles du XVIII^e siècle identifient fréquemment ces divisions à l'aide de termes marqués par l'orthographe espagnole, de traductions ou encore de calques linguistiques tirés de leurs référents respectifs en langue comanche. Il semblerait qu'au milieu des années 1780, les *Cuchunticas*, *Cuchanecs*, ou *Comecibolos* (du comanche *kuhtsutthka*, « mangeur de bison », d'où le nom « Kotsotekas ») formaient la division principale. Les bandes kotsotekas de l'Ouest se déployaient dans la région des hautes plaines située au sud de la rivière Arkansas et à l'est des montagnes Sangre de Cristo (voir la carte). Une autre division comanche, les *Jupes*, *Jupinis*, ou *Gente de palo* (du comanche *huupintu*, « le peuple de l'arbre/du bâton/

du bois », d'où le nom « Jupe ») se déplaçaient habituellement dans les hautes plaines situées au nord de la rivière Arkansas et à l'est de la chaîne frontale des montagnes Rocheuses. Plus au nord encore, se trouvaient les *Yamparicas* (du comanche *yamparutthka*, « mangeur de racines de yampa », d'où le nom « Yamparika »). Les sources espagnoles font également mention d'un ensemble de bandes kotsotekas plus à l'est, connues au Nouveau-Mexique sous le nom d'*Orientales* (peuple de l'Est), qui vivaient entre la rivière Red et le fleuve Colorado, à proximité du Texas espagnol, où ils étaient connus simplement comme « les Comanches ». Au milieu des années 1780, il est fort probable que ces Kotsotekas de l'Est étaient en passe de former une quatrième division bien distincte (Anza 1786; Bonilla 1778; Cabello 1786; Garrido y Durán 1786; Kavanagh 1996 : 121-132; Ortiz 1786; Saupitty 2005; Vial et Chávez 1785)³.

Tout au long du XVIII^e siècle, les bandes comanches ont accompli une migration progressive qui les mena du territoire qui est aujourd'hui le Wyoming vers le centre et le sud des Grandes Plaines. La cause principale de l'exode des Comanches était vraisemblablement l'accès direct aux chevaux espagnols et au commerce, qui était pour eux digne intérêt. Alors qu'ils se déplaçaient vers le sud en traversant les Plaines, les Comanches exercèrent une pression sur les populations locales de langue athapascane (connus comme étant

les Apaches de l'Est) avec lesquelles ils se trouvaient en concurrence pour les ressources naturelles, les chevaux et les produits manufacturés euro-américains. Tout au long du siècle, les Comanches mirent sur pied une force militaire redoutable du fait de leur forte population, de leurs nombreux chevaux, de leur situation géostratégique et de leur mobilité. Grâce aux vastes prairies des Plaines et aux provinces du nord de la Nouvelle-Espagne toutes proches qui étaient riches en bétail, les Comanches purent obtenir et faire vivre de grands troupeaux de chevaux. De plus, la situation stratégique des Comanches, présents à la fois en Nouvelle-Espagne et dans les Plaines, leur conférait un rôle capital au sein des réseaux commerciaux de la région. Les relations des Comanches avec les peuples du nord de la Nouvelle-Espagne oscillaient entre trêves passagères et véritables conflits guerriers. Les premières fois que les Espagnols firent référence aux Comanches, souvent en

relation avec les Utes, remontent à la première décennie du XVIII^e siècle, lorsqu'on rapporta qu'ils provoquèrent des dégâts chez les Apaches qui vivaient entre la rivière Platte et la rivière Arkansas. Malgré leurs raids fréquents qui visaient généralement à se procurer du bétail, les Comanches commencèrent à prendre part au commerce du Nouveau-Mexique dans les années 1720, au plus tard. Tandis que les Comanches repoussèrent les Apaches et que, dès lors, les bisons se retrouvèrent hors de portée de ces derniers, les Apaches intensifièrent leurs propres raids contre les colonies de peuplement espagnoles (Anderson 1999 : 105-127; Blackhawk 2007; Hämäläinen 2008 : 18-106; John 1975; Kavanagh 1996 : 63-154; Thomas 1935, 1940).

Dans les années 1770, en réponse à la déprédation indienne généralisée, les autorités espagnoles mirent sur pied une réorganisation militaire et administrative complète de la frontière nord de la Nouvelle-Espagne qui aboutit à la création de la Comandancia General de las Provincias Internas (Commandement général des Provinces internes) en 1776 (Weber 1992 : 204-235). À cette époque, les Comanches avaient déjà renforcé leur hégémonie sur une grande partie du centre et du sud des Plaines (un territoire appelé *Comancheria*), et les Espagnols n'avaient pas réussi à dominer les Apaches, n'ayant obtenu la conversion que de quelques-uns d'entre eux ; de plus les innombrables hostilités apaches étaient devenues une préoccupation centrale pour les autorités espagnoles (Bonilla 1778). Les Espagnols en arrivèrent à considérer une alliance avec les Comanches contre les Apaches comme la pierre angulaire d'une politique défensive des frontières qui soit efficace. Le marquis de Rubí fut le premier à élaborer cette stratégie à l'issue de sa tournée d'inspection des forts du nord de la Nouvelle-Espagne, menée de mars 1766 à février 1768. Le *Reglamento* (règlementation) de José de Gálvez, datant de 1772 et constitué d'un ensemble de règles concernant la gestion de la frontière, s'inspirait en grande partie des recommandations de Rubí. En 1786, les *Instrucciones* (instructions) de Bernardo de Gálvez préconisèrent encore davantage de former une alliance avec les Comanches et de faire la guerre aux Apaches. Ce projet fut accueilli tout aussi favorablement par Hugo O'Connor, qui remplissait les fonctions de commandant inspecteur de 1772 à 1777, et par Teodoro de Croix (1776-1783), qui fut le premier commandant en chef des Provinces internes, de même que par Felipe de Neve (1783-1784) et José Antonio Rengel (1784-1786) qui lui succédèrent (Moorhead 1968; Thomas 1941b; Weber 1992 : 224-227). Toutefois, l'alliance entre les Comanches et les Espagnols ne se concrétisa que lorsque Jacobo de Ugarte y Loyola remplit brièvement les fonctions de commandant en chef, de mai 1786 à mars 1787 (Kenner 1969 : 51-60; Loomis et Nasatir 1967 : 22-27; Moorhead 1968 : 143-169; Navarro García 1964; Thomas 1932 : 71-83 et 1941a; Weber 1992 : 212-230 et 2005 : 156-159).

C'est une succession d'événements nouveaux qui ouvrit la voie à l'alliance entre les Comanches et les Espagnols. En août 1779, à la suite d'une période de

sécheresse prolongée au sud des Plaines qui donna lieu à l'une des phases de raids comanches les plus soutenues au Nouveau-Mexique, le gouverneur Juan Bautista de Anza, à la tête d'une force armée de huit cents hommes composée de militaires de carrière, de miliciens hispaniques, ainsi que des Apaches jicarillas et utes alliés, attaqua un campement comanche composé de plus de cent vingt tentes, situé au nord de la rivière Arkansas. C'était la première fois que les Espagnols attaquaient les Comanches si loin au nord. Au cours de l'attaque, les Néo-Mexicains et leurs alliés tuèrent quarante-huit Comanches, en capturèrent trente-quatre, de même que plus de cinq cents chevaux et ils exigèrent des survivants qu'ils abandonnent « tous leurs biens et bagages », mis à part les chevaux qu'ils montaient. Sur le chemin du retour, la force armée du gouverneur Anza se retrouva aux prises avec un groupe de Comanches de plus de quarante hommes, de retour d'un raid au Nouveau-Mexique. Les combats qui s'ensuivirent coûtèrent la vie à dix-sept Comanches de plus, y compris le chef belliqueux Cuerno Verde (« Green Horn ») qui, pour les Néo-Mexicains, était le principal instigateur des hostilités comanches. Son fils aîné y perdit également la vie, de même que quatre autres chefs. En fin de compte, la campagne menée par Anza aurait engendré quatre-vingt-neuf morts et trente-quatre prisonniers dans les rangs des Comanches. Pour leur part, les troupes du gouverneur Anza accusèrent une seule perte humaine et un blessé (Anza 1779).

Peu de temps après, un ennemi plus dangereux, la variole, frappa mortellement les Comanches. En 1780 et 1781, une épidémie virulente de variole se propagea sur presque toute l'Amérique du Nord, atteignant les proportions d'une pandémie. Il s'agit de la première épidémie de variole rapportée par les Comanches, ce qui semble indiquer soit que c'était la toute première fois que cette maladie se déclarait parmi les leurs, soit que c'était la première fois depuis longtemps. Dans un cas comme dans l'autre, l'épidémie avait dû causer de nombreux décès car la variole tue les gens par vingtaines lorsqu'elle frappe une population non vaccinée, ce qui était le cas des Comanches. Effectivement, en 1785, des chefs comanches de l'Est rapportèrent à une délégation diplomatique espagnole que, peu de temps auparavant, ils avaient perdu les deux tiers de leur population totale à cause d'une maladie infectieuse. L'épidémie de 1780-1781 s'était vraisemblablement propagée du Texas ou de la Louisiane au Nouveau-Mexique par les Comanches qui en étaient porteurs (Dixon 1962 : 326; Fenn 2001 : 211-215; Rivaya-Martínez 2010 : 67-68; Simmons 1966; Vial et Chávez 1785).

À l'issue de cette période de profonde désolation, un groupe de Kotsotekas se rendit en juillet 1785 à Taos Pueblo, au nord-ouest du Nouveau-Mexique, dans le but de faire la paix avec les Espagnols et de leur proposer des ententes commerciales. Le mois suivant, des Kotsotekas rapportèrent que certains des leurs avaient évité un raid provenant d'autres Comanches; il s'agissait de Jupes et de Yamparikas hostiles qui vivaient plus au nord. Avant la fin du mois d'août cependant, les Jupes ainsi que

les Yamparikas manifestèrent leur volonté de souscrire à l'accord de paix avec le Nouveau-Mexique. On rapporte que l'attitude de ces Comanches du Nord changea seulement après la mort de Toroblanco (« White Bull »), un chef charismatique qui les aurait jusqu'alors dissuadés d'entamer des négociations de paix (Rengel 1785). En octobre 1785, le gouverneur du Texas, Domingo Cabello, ainsi que trois représentants kotsotekas de l'Est, Oxinicante (« Left Hand »), Taninchimi et Paruatuosacante (« Young Bear Owner »), s'entendirent sur la signature d'un traité de paix formel à Bexar. Ce traité était le fruit du succès d'une mission diplomatique menée par le marchand franco-espagnol Pedro Vial et par Francisco Xavier Chávez, ancien prisonnier des Comanches, qui avaient rencontré les principaux chefs kotsotekas de l'Est à de nombreuses reprises au cours du mois précédent. Or, en janvier 1786, des guerriers comanches issus d'une bande qui avait auparavant été menée par Toroblanco tuèrent un Indien du village de Pecos, compromettant alors le processus de paix en cours au Nouveau-Mexique (Cabello 1785 ; Garrido y Durán 1786 ; Kavanagh 1996 : 106 ; Nava 1799 ; Vial et Chávez 1785). Malgré cet incident, au cours du mois suivant, le gouverneur Anza officialisa un accord de paix avec Ecueraçapa, chef kotsoteka de l'Ouest, lequel accord établissait les fondements d'une alliance entre la monarchie hispanique et les Comanches qui, dans le cas du Nouveau-Mexique, perdura bien après la fin de la domination espagnole en 1821.

Le 25 février 1786, Ecueraçapa, à qui les membres des trois divisions avaient donné pour mandat de représenter les Comanches de l'Ouest lors d'une rencontre qui avait eu lieu plus tôt cet hiver-là à « la Casa de Palo » (la Maison en bâtons de bois) au bord de la rivière Arkansas, se rendit à Santa Fe pour proposer au gouverneur Anza les termes du traité. Trois jours plus tard, au cours d'une rencontre au village de Pecos avec les chefs kotsotekas de l'Ouest, Anza accepta toutes les propositions d'Ecueraçapa, en y apportant seulement quelques ajouts. Au cours des semaines qui suivirent, un défilé de représentants de toutes les divisions comanches de l'Ouest vint rendre visite à Anza pour approuver le traité. Le 16 juillet, quatre chefs des Jupes, Chamá (« Boy »), Hisaquebera (« Long Wolf »), Tuchubarua (« Little Bird Bear ») et Encantime (« Bug »), ainsi qu'un chamane influent du nom de Querenilla (« He Who Makes Miracles » ou « Priest ») et trois autres personnes, accompagnèrent le chef kotsoteka Tosapoy (« White Road ») à Santa Fe pour sceller la paix par voie de traité. À la fin de juillet, vingt-trois chefs qui représentaient une population estimée à 8300 Comanches de l'Ouest avaient signé le traité (voir tab. 1). Au cours de ce même mois, Oxamaquea (« Yellow Back of the Hand »), fils d'Ecueraçapa, rapporta à Anza que, suivant la requête de ce dernier, son père avait été reconnu comme plénipotentiaire

Tableau 1

Divisions des chefs comanches de l'Ouest qui se rendirent au Nouveau-Mexique en 1786 pour ratifier le traité de paix avec les Espagnols, incluant une estimation du nombre de leurs partisans et de la population totale des Comanches de l'Ouest (d'après les observations et les estimations des Espagnols)

DIVISION	CHEFS	TENTES	ESTIMATION DE LA POPULATION	ESTIMATION TOTALE DE LA POPULATION
Kotsotekas	13	376	3 948	5 264
Jupes	5	156	1 638	2 184
Yamparikas	5	61	640	854
Tous les Comanches de l'Ouest	23	593	6 226	8 302

(Sources : Anza 1786 ; Garrido y Durán 1786)

par tous les Comanches de l'Ouest, hormis les Yamparikas à l'extrême nord, qu'Ecueraçapa prévoyait rencontrer en octobre. Finalement, le 5 octobre 1786, le commandant en chef Jacobo de Ugarte y Loyola approuva le traité de paix, y ajoutant seulement quelques précisions (Garrido y Durán 1786)⁴.

Conscient du fait que l'organisation politique comanche était en soi décentralisée mais aussi que, chez ses alliés, il était important de donner des marques symboliques de pouvoir, Ugarte élaborait un plan afin de s'assurer que tous les Comanches respectent le traité. Suivant ses instructions, le 21 avril 1787, le gouverneur Anza prit part à un rassemblement comanche impliquant plusieurs divisions quelque part dans la Comanchería, où il rencontra les représentants de toutes les divisions comanches afin de conclure le traité final. Qui plus est, Anza nomma Ecueraçapa *Capitán General* (rang le plus élevé de l'armée espagnole) de la nation comanche et représentant des Kotsotekas de l'Ouest. De plus, le gouverneur nomma un individu du nom de Paruanarimuco *Teniente General* (le deuxième rang le plus élevé de l'armée espagnole) de la nation comanche et représentant des Jupes et des Yamparikas. Il nomma également un troisième chef comanche à une fonction équivalente auprès des Kotsotekas de l'Est. Ces fonctions comprenaient l'obtention d'un salaire annuel, de présents reçus sur une base annuelle, d'un accès privilégié aux autorités espagnoles et de présents diplomatiques ; tous ces éléments contribuant au prestige social des nommés parmi leurs suiveurs (Ugarte y Loyola 1786, 1787b et 1788d).

Tout au long du lent processus diplomatique qui aboutit à l'alliance entre les Comanches et les Espagnols, les interactions entre les Espagnols et les Jupes devinrent plus fréquentes que jamais auparavant. Le 30 décembre 1786, un groupe d'ambassadeurs comanches de l'Ouest, y compris Encantime, vinrent à la rencontre d'Ugarte à Chihuahua (Ugarte y Loyola 1787a). Du 14 au 16 avril 1787, Paruanarimuco reçut Pedro Vial et son cantonnement près de la rivière appelée à l'époque « Colorado » (aujourd'hui appelée « Canadian »). Il s'agissait d'une étape du périple qui fit de Vial le premier Euro-Américain à rejoindre Santa Fe en partant de Bexar, à travers la *Comanchería*

Tableau 2

Les investissements espagnols sous la forme de matériel, de bétail et de main-d'œuvre lors de la construction de San Carlos de los Jupes

BIENS ET SERVICES	PAYÉS À	MONTANT VERSÉ		
		PESOS*	REALES	GRANOS
Outils en fer, en acier et autres objets destinés à l'artisanat	Master Manuel Segura	54	3	9
Maïs, farine et leur transport vers cette ville	Les gouverneurs amérindiens des villages de Santo Domingo et Cochiti	58	6	4
Grain, bœufs et bœufs	Don José Antonio Ortiz	121	2	
Transport des provisions et des outils	Don Juan Ortiz, Felipe Moya, Antonio Domínguez et Luis Rivera	106	2	
4 fanegas de farine pour les ouvriers	Don Juan Joseph Lobato, maire de Taos	9		
Mouture du maïs	Vicente Sena	3		
Grain et bœufs	Don Antonio José Ortiz	129	6	
Salaire	Commissaire et ouvriers	138	4	6
Transport du grain	Don Salvador García et Diego Montoya	70		
TOTAL		691	0	7

* Le peso était l'unité monétaire espagnole de base, de même que la pièce d'argent de référence utilisée lors d'opérations financières et commerciales en Espagne et dans les Amériques espagnoles. Un peso équivalait à huit réaux, et un réal valait douze granos (Frank 2000 : 289, 291-292). De manière erronée, le document original mentionne un investissement total de 691 pesos et 7 granos, tandis que l'addition réelle donne pour résultat 690 pesos, 6 réaux et 10 granos. La fanega est une unité de mesure espagnole de la capacité à sec, utilisée pour évaluer la quantité de grain. Elle équivaut à peu de chose près à deux boisseaux, soit 70,5 litres.

(Source : Maldonado 1788)

(Vial 1787). En juillet 1787, au grand étonnement d'Anza, le *Teniente General* des Jupes sollicita par deux fois le concours des Espagnols afin de faire construire un campement permanent pour les siens (Anza 1787a).

L'ÉCHEC DES DESSEINS ESPAGNOLS

Le gouverneur Anza et son supérieur direct, le commandant en chef Ugarte y Loyola, accueillirent tous deux la proposition de Paruanarimuco avec enthousiasme car celle-ci s'inscrivait parfaitement dans la stratégie espagnole de l'époque pour la gestion de la frontière. L'Ordonnance royale expédiée en 1776 à Teodoro de Croix exposait en détail les projets ambitieux du roi Charles III concernant la réforme de la frontière, qui comprenait des changements significatifs apportés à la politique envers les Amérindiens. L'article 12 de l'Ordonnance royale annonçait que le roi s'était donné pour objectif de convertir les païens du Nord. Pour leur part, les articles 14 et 18 recommandaient la création de nouveaux villages sur la frontière, et cela même dans des régions se trouvant hors du contrôle espagnol afin de se faufiler parmi les païens et d'empêcher toute intrusion de pouvoirs européens concurrents (Ugarte y Loyola 1788b). Ces dispositions s'appuyaient en fin de compte sur la conviction que les nouveaux villages de la frontière favoriseraient la conversion et l'hispanisation des *bárbaros*.

Conformément aux principes exposés dans l'Ordonnance royale de 1776, Ugarte ordonna à Anza, en octobre 1786, de mettre sur pied l'installation des Indiens païens au sein

de villages permanents, à la condition toutefois qu'ils soient construits à l'initiative des Indiens et que ces derniers fournissent la main-d'œuvre nécessaire afin de faire naître en eux un attachement fort pour leur nouveau lieu de résidence. Il fallait que ce projet, émanant des Amérindiens, nourrisse leurs propres intérêts puisqu'ils devaient en être les premiers bénéficiaires. Les Espagnols devaient fournir les plans ainsi que le soutien indispensable à la construction du village, tout en prenant garde de guider les autochtones sans trop d'insistance afin que ces derniers ne soupçonnent pas les Espagnols de trouver leur compte dans cette affaire – pour éviter que l'on exige des Espagnols qu'ils fournissent tout le travail. Cela aurait pu affaiblir au final les liens tissés par ces Amérindiens avec leur village et aurait augmenté les risques de les voir retourner à la vie nomade (Ugarte y Loyola 1786). En janvier 1788, Ugarte donna les mêmes instructions à Fernando de la Concha qui succéda à Anza dans la fonction de gouverneur du Nouveau-Mexique (Ugarte y Loyola 1788e).

Ugarte a soigneusement explicité la logique de son plan dans un rapport daté de mars 1788 et rédigé à l'attention de Manuel Antonio Flores, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, rapport dans lequel il avançait que le fait de rassembler les païens dans des villages était le moyen le plus efficace pour s'assurer qu'ils restent tranquilles. « Ainsi, écrivit-il, je vais fortifier leurs villages » et « Ils s'achemineront vers la civilisation et se considéreront bientôt comme des vassaux du roi, ce qui ouvrira la voie à la diffusion de l'Évangile, dessein ultime du roi envers les païens que sont les Indiens » (Ugarte y Loyola 1788a). Les Espagnols avaient manifestement l'intention d'établir un précédent auprès des barbares de la frontière en faisant des Jupes nomades et belliqueux des gens pacifiques, sédentaires, chrétiens et hispanisés.

Le 10 août 1787, Paruanarimuco quitta Taos Pueblo en compagnie d'un contremaître espagnol et de trente ouvriers qui emportèrent avec eux des outils et des instruments, ainsi qu'un plan pour la construction du village. Du point de vue économique, le projet s'avéra être une entreprise d'envergure qui faisait intervenir divers secteurs de la société du Nouveau-Mexique, y compris les *vecinos* (citoyens résidents) espagnols ainsi que des Indiens Pueblos originaires des villages de Santo Domingo, Cochiti et Taos (voir tab. 2). Au total, les Espagnols investirent plus de 690 pesos, une somme considérable, si l'on se replace dans le contexte de la frontière, et qui fut finalement prélevée

sur le trésor royal (Maldonado 1788). On rapporte que, le 16 septembre 1787, les Jupes vivaient à San Carlos, dans un lieu situé sur les berges de la rivière Napestle (la rivière Arkansas) où l'eau et les terres agricoles étaient abondantes (Anza 1787a; Concha 1787; Ugarte y Loyola 1788a).

Il est fort probable que le village ait été construit près de l'embouchure de la rivière Saint Charles, un affluent de la rivière Arkansas sur sa rive droite, dans le comté actuel de Pueblo, au sud-est de l'État du Colorado (Aschermann 1994 : 3; Thomas 1929 : 83 n.16, 90 n.29). L'identification de la rivière Saint Charles au Río de San Carlos dont faisaient état les documents espagnols, et le fait que San Carlos de los Jupes soit connu pour avoir été construit « sur les berges de la rivière Arkansas » semblent indiquer de manière assez nette que le village ait été érigé à proximité de la confluence de ces deux cours d'eau. En plus d'un approvisionnement permanent en eau qui favorisait l'agriculture, ce lieu permettait d'accéder aisément aux Big Timbers, une étendue de terre très boisée qui s'étend des deux côtés de la rivière Arkansas. C'est d'ailleurs probablement par association avec cette région que les Comanches eux-mêmes appelaient les Jupes « peuple du bois ». De même, la référence mystérieuse à un lieu de rassemblement comanche près de la rivière Arkansas appelé « Casa de Palo », qui signifie « Maison en bâtons de bois », est peut-être une évocation de cette forêt exceptionnellement dense située au bord de l'eau, dans les Grandes Plaines (Hämäläinen 2008 : 37; Kavanagh 1996 : 52). Lorsque le capitaine Randolph B. Marcy, de l'armée américaine, explora la vallée de la rivière Arkansas en 1849, les Big Timbers couvraient près de quatorze milles le long des berges de la rivière – territoire que l'on pourrait situer aujourd'hui à peu près entre les villes de La Junta et de Lamar, bien que la zone boisée ait vraisemblablement été plus étendue par le passé (Marcy 1863).

LES OBJECTIFS CONJONCTURELS DES JUPES

Malheureusement, les sources espagnoles ne font pas état de manière explicite des objectifs précis poursuivis par Paruanarimuco lorsqu'il sollicita la construction du village. Il est vraisemblable que sa requête ait été motivée par une intention préméditée de satisfaire les autorités espagnoles et de faire la démonstration de son engagement envers la « civilisation » et cela afin de renforcer la nouvelle alliance. Compte tenu de l'activité diplomatique intense des mois précédents, le chef jupe savait sans doute à quel point il était important pour les Espagnols que les Comanches adoptent un mode de vie sédentaire. Et pourtant, que signifiait pour les Jupes cette alliance avec les Espagnols? Mais encore, pourquoi le village de San Carlos avait-il été construit si loin du Nouveau-Mexique? Ces questions appellent un commentaire plus élaboré.

Presque sûrement, Paruanarimuco tentait d'obtenir le soutien militaire des Espagnols. Au milieu des années 1780, les Grandes Plaines étaient dans la tourmente. Les Comanches de l'Ouest étaient en guerre contre nombre de leurs voisins amérindiens (voir la carte), y compris les

Apaches de l'Est (Jicarillas, Faraones, Mescaleros, etc.), les Crows, les Utes et les Kiowas (Cabello 1786; Vial et Chávez 1785). L'empiètement progressif des Euro-Américains sur les territoires indiens du côté est, de même que les perpétuelles exigences de leur marché, eut pour effet d'accroître la concurrence entre les bandes amérindiennes pour l'acquisition des ressources des Grandes Plaines, et tout particulièrement le bison dont la viande était l'aliment de base des Comanches et dont la peau était une marchandise primordiale pour leurs activités commerciales. Au même moment, un changement dans l'accès aux chevaux et aux armes à feu déclencha de nouvelles menaces contre les troupeaux de chevaux des Comanches. Les Pawnees et les Osages étaient devenus des experts dans l'art de voler le bétail des Comanches. Ce n'est pas un hasard si Paruanarimuco n'a pas perdu de temps avant de solliciter le soutien militaire des Espagnols pour faire la guerre contre les *Pananas*, qui étaient en fait les Pawnees (Peña 1790)⁵. C'est lors d'une campagne contre ce même ennemi qu'Ecuercapaca trouva la mort en 1793 (Nava 1793).

Les archives ecclésiastiques du Nouveau-Mexique fournissent des preuves indirectes des rivalités intertribales comanches au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Des centaines d'Indiens nés dans les régions éloignées de l'est et du nord-est du Nouveau-Mexique reçurent les sacrements chrétiens dans la province espagnole entre 1750 et 1800 (Brugge 1965, 1985 : 17-24). Puisqu'il n'y avait aucune mission chez ces Indiens, tout porte à croire qu'ils pénétrèrent au Nouveau-Mexique en tant que prisonniers échangés dans le cadre de la traite des captifs. Les Comanches occupaient une place intermédiaire entre le Nouveau-Mexique et de nombreuses nations autochtones, notamment les Taovayas, les Pawnees, les Apaches des Plaines (connus également sous le nom d'Apaches kiowas), les Kiowas, les Crows, les Osages, les Cheyennes et les Arapahos. Les ethnonymes adoptés pour désigner certains de ces peuples dans les documents espagnols du Nouveau-Mexique de l'époque sont des emprunts linguistiques à la langue comanche⁶. Les traditions orales comanches confirment la rivalité ancestrale des Comanches avec ces peuples (Canonge 1958; Kavanagh 2008). Toutes ces données mènent à penser que les Comanches capturaient des individus issus de ces groupes ethniques lors de conflits intertribaux pour ensuite les vendre au Nouveau-Mexique.

Le territoire traditionnel des Jupes se trouve au nord de la rivière Arkansas. Or, le site adopté pour la construction du village de San Carlos se trouvait au sud de cette rivière, ce qui faisait de ce cours d'eau une barrière naturelle en cas d'attaque venue du nord. Cela laisse entendre que les Jupes étaient conscients de leur vulnérabilité envers une menace militaire imminente provenant de cette direction. Il pouvait tout à fait s'agir de la menace que représentaient les Kiowas, qui à cette époque se déplaçaient à travers les Plaines, vers le sud, sous la pression militaire exercée par les Sioux lakotas (White 1978 : 327). Toroblanco, le célèbre chef des Jupes et des Yamparikas qui avait terrorisé

le Nouveau-Mexique au cours des années avant la signature du traité, avait justement été tué peu de temps auparavant lors d'un affrontement avec les Kiowas (Rengel 1786). En effet, les Kiowas eurent tôt fait d'arriver jusqu'au Nouveau-Mexique espagnol, ce qu'ils firent pour la première fois en 1800 (John 1985 : 381-383). Pourtant, les Kiowas n'étaient pas les seuls nomades à cheval à migrer vers le sud, à travers les Grandes Plaines, dans les années 1780. La progression des Lakotas vers l'ouest et les plaines situées au nord de la rivière Platte eut également pour effet de repousser les Arapahos, les Apaches des Plaines et les Cheyennes vers le sud (White 1978 : 327). Tous ces Indiens rejoignirent la vallée de la rivière Arkansas au cours des premières années du XIX^e siècle (John 1985). On rapporte que, dès 1807, des *Caiguas* (des Kiowas) en grand nombre ainsi que des *Cuampes* (des Apaches des Plaines) avaient établi des campements au bord du *Río del Almagre*, un ruisseau connu de nos jours du nom de Fountain Creek et qui rejoint la rivière Arkansas près de six milles à l'est du lieu où la rivière Saint Charles en fait autant, dans ce qui est aujourd'hui le sud-ouest de l'État du Colorado (Alencaster 1807). À l'issue d'une intense période de combats avec les Comanches, les Kiowas adhérèrent finalement en 1806 à un traité de paix avec au moins certaines bandes comanches (John 1985 : 386-387; Kavanagh 1996 : 146-148). Quant à eux, les Arapahos et les Cheyennes ne parvinrent à accéder à un état de paix stable avec les Comanches et leurs alliés qu'à partir de l'été 1840 (*ibid.* : 248).

Au cours des années qui suivirent la signature du traité, il semble que les Jupes aient modifié leurs déplacements pour se diriger davantage en direction du sud, vers la région des hautes plaines située entre les rivières Arkansas et Canadian. À la mi-avril 1787, Pedro Vial localisa le peuple de Paruanarimuco au bord de la rivière qu'il appelait « Colorado » (la rivière Canadian) à près de soixante et onze lieues espagnoles (395 km) à l'est et à près de huit lieues (44,5 km) au sud de Pecos Pueblo (Vial 1787). Le 26 juin 1790, après avoir descendu le « Río de las Nutrias » (vraisemblablement le cours supérieur de Beaver Creek, dans ce qui est aujourd'hui la région d'Oklahoma Panhandle), le sergent espagnol Juan de Dios Peña aperçut soixante-douze tentes appartenant aux Jupes menés par Paruanarimuco. Ils campaient au bord d'une rivière dont le nom ne fut pas mentionné, à quelque quatre-vingt-dix lieues (529,4 km) à l'est de Taos Pueblo (Peña 1790). Le fait que les Jupes semblaient avoir abandonné les territoires situés au nord de l'Arkansas et que ce nouveau territoire les rapprochait des puissants Kotsotekas de l'Ouest confirme qu'ils étaient soumis à la pression militaire d'autres groupes amérindiens.

En offrant d'installer les siens dans un village situé au bord de la rivière Arkansas, à proximité des lieux de vie traditionnels des Jupes, il est probable que Paruanarimuco ait aussi tenté d'obtenir pour eux une manne régulière de cadeaux espagnols et de biens à échanger sans qu'ils ne perdent pour autant leur rôle privilégié au sein des réseaux commerciaux des Plaines. Au milieu des années 1780, les

Comanches avaient pour habitude d'échanger des chevaux, des peaux, des produits du bison, des captifs et du sel en échange de produits manufacturés tels que des armes à feu, des munitions, des outils en métal, des vêtements et des perles, ainsi que des denrées telles que le maïs, le *piloncillo* (pain de cassonade très répandu au nord de la Nouvelle-Espagne) ou encore le *pinole* (sorte de farine de maïs fine). Les Jupes occupaient une place centrale dans la Comanchería, car ils se situaient entre les Yamparikas (au nord), les Kotsotekas de l'Ouest (au sud) et les Kotsotekas de l'Est (au sud-est). Cette place intermédiaire leur permettait de canaliser les échanges entre les Yamparikas et les Kotsotekas, de même qu'entre les Comanches de l'Ouest et certains de leurs partenaires commerciaux amérindiens, y compris les Kansas et les Pawnees pitahawiratas, à l'est. Dans une moindre mesure, les Comanches de l'Ouest commerçaient avec des marchands installés en Louisiane, à qui il arrivait parfois de remonter la rivière Arkansas, renforçant ainsi la situation stratégique de San Carlos (Cabello 1786; Garrido y Durán 1786; Sandoval 1750; Vial et Chávez 1785)⁷. La volonté certaine des Espagnols de ravitailler les Jupes si ceux-ci s'installaient à San Carlos pouvait épargner à Paruanarimuco et aux siens la nécessité d'entreprendre de longs voyages vers le Nouveau-Mexique pour obtenir de la part des Espagnols des présents et des articles issus du commerce. Cela leur évitait d'être absents de la haute-vallée de l'Arkansas pour de longues périodes, absence qui aurait pu mettre un jour en péril leur rôle d'intermédiaires commerciaux.

Fait intéressant, la protection espagnole contre les ennemis amérindiens ainsi que l'accès aux présents espagnols et au commerce conduisit de nombreuses familles d'*Apaches de paz* (« Apaches pacifiques ») à venir s'établir dans les villages dirigés par les Espagnols, dans les États actuels mexicains de Chihuahua et de Sonora, à partir de 1786 (Babcock 2009). La création des villages apaches participait de la même stratégie espagnole de gestion de la frontière et relevait de plusieurs critères semblables à ceux qui avaient motivé la fondation de San Carlos de los Jupes. Le village des Jupes était pour sa part érigé au cœur de la Comanchería, à plus de 300 kilomètres des villes espagnoles les plus proches du Nouveau-Mexique telles que Santa Fe et Santa Cruz de la Cañada, alors que les villages des Apaches étaient généralement situés à proximité de forts espagnols, ce qui explique en partie leur succès par rapport à celui des Jupes.

Le site choisi pour la construction du village de San Carlos, à proximité de la confluence des rivières Saint Charles et Arkansas, était aussi un point stratégique quant à l'accès des Comanches à leurs ressources alimentaires. L'accès au bison était sans aucun doute la priorité absolue des Jupes. D'après le témoignage d'un fonctionnaire espagnol, en 1787, les troupeaux de bisons restaient au nord jusqu'en décembre et se dirigeaient ensuite en direction du sud vers les territoires des Apaches mescaleros, sur une étendue concentrée sur le bassin de la rivière Pecos (Rengel 1787). En période de sécheresse le bison se faisait

rare, et les Comanches n'avaient alors d'autre choix que de parcourir des distances plus longues afin de subvenir à leurs besoins. En plus de l'approvisionnement en eau et en bois, la situation de San Carlos permettait aux Jupes d'avoir accès aux troupeaux de bisons des deux côtés de la rivière Arkansas. Qui plus est, les Big Timbers tout proches constituaient un lieu de campement idéal pour des Indiens nomades, surtout en hiver, car de nombreux ongulés y trouvaient refuge. Par ailleurs, les peupliers que l'on y trouvait en abondance procuraient à la fois du bois de chauffe et une sorte d'écorce comestible pour les chevaux. Ce n'est pas un hasard si des Amérindiens d'origines diverses venaient fréquemment camper dans les Big Timbers de l'Arkansas et vinrent même y rencontrer des représentants américains à de nombreuses reprises au cours des décennies du milieu du XIX^e siècle.

UN EXERCICE DE POLITIQUE INDIENNE VOUÉ À L'ÉCHEC

Quelles que furent les attentes des Espagnols et des Comanches envers San Carlos de los Jupes, une succession d'obstacles vint entraver l'exécution du projet espagnol. Pour les Espagnols, il était essentiel de faire des Jupes des agriculteurs. Par conséquent, leur priorité était la construction des canaux d'irrigation, mais devant l'insistance des Jupes, ils remirent à plus tard la construction des canaux afin que les habitations soient construites en premier. En octobre 1787, la construction de dix-neuf maisons avait déjà été achevée et elle avait débuté pour plusieurs autres maisons (Anza 1787a). Pourtant, lorsque les Jupes apprirent qu'Anza allait être remplacé sous peu par un nouveau gouverneur, ils renvoyèrent au Nouveau-Mexique le commissaire espagnol ainsi que les ouvriers et désertèrent les lieux. Ils y retournèrent brièvement toutefois, après avoir été convaincus que le nouveau gouverneur du Nouveau-Mexique, Fernando de la Concha, détenait la même autorité qu'Anza et qu'il tiendrait la parole de son prédécesseur. Malgré tout, les Jupes désertèrent à nouveau San Carlos avant la fin de janvier 1788, prétendument à cause du décès de l'une des épouses de Paruanarimuco. Tel que le prescrivait la coutume, les Comanches abandonnèrent San Carlos après cet incident, s'en allèrent très loin et n'y retournèrent jamais plus (Concha 1788a).

Il ne fait aucun doute que la tentative espagnole de sédentarisation des Comanches était une expérience vouée à l'échec avant même de commencer, et cela pour diverses raisons. Avant toute chose, de nombreux facteurs écologiques et culturels contraignaient les Comanches à poursuivre leur existence nomade. Le climat des Grandes Plaines, caractérisé par des hivers rigoureux et par des périodes de sécheresse prolongée, ne convient pas à un mode de vie sédentaire reposant exclusivement sur l'agriculture. Il s'agit d'une réalité dont les fermiers euro-américains firent l'amère découverte dans les années 1930, à l'occasion du phénomène appelé *Dust Bowl*. Les données climatiques indiquent que le centre et le sud des Plaines sont exposés de manière chronique à de telles périodes de sécheresse aléatoires dont la rigueur varie considérablement dans le temps et dans l'espace. Les épisodes de

sécheresse étaient fréquents au sud des Plaines et dans le bassin du Rio Grande entre 1772 et 1791. Par exemple, le Nouveau-Mexique a connu des épisodes de sécheresse catastrophiques de 1758 à 1759 et de 1772 à 1776 (Frank 2000 : 34-38). Or, la sécheresse de 1784 s'avéra particulièrement sévère au Texas (Cabello 1784), et l'on rapporte que la sécheresse prolongée de 1784 à 1785 rendit les troupeaux de chevaux des forts de Coahuila inaptes au service, à cause de quoi les troupes espagnoles durent faire cesser leurs patrouilles mensuelles (Rengel 1786). Dans certains cas, les effets destructeurs d'une absence prolongée de précipitations sur le biotope des Plaines pouvaient être aggravés par d'autres dangers. Au Nouveau-Mexique, par exemple, la sécheresse de 1772 fut assortie d'une abominable invasion de sauterelles (Peramás 1773).

Pour les Comanches, une absence de précipitations entraînait une pénurie de bison et, donc, la faim. En 1773, un fonctionnaire espagnol identifia le maïs comme étant l'un des produits les plus vendus aux Comanches lors de foires commerciales au Nouveau-Mexique (Bucareli y Ursúa 1773). Or, dès le mois de juillet de cette même année, la grande sécheresse avait anéanti une bonne partie du bétail et du grain dans la province. Fait intéressant, au cours des années qui suivirent la ratification du traité, les autorités espagnoles du Nouveau-Mexique se sentirent tenues, à maintes occasions, de faire parvenir des réserves de maïs à leurs alliés, les Comanches de l'Ouest. Le 26 juin 1788, le gouverneur Concha signala qu'aucune foire commerciale avec les Comanches n'avait eu lieu au Nouveau-Mexique depuis le mois de novembre de l'année précédente car le bison « était parti très loin », raison pour laquelle il avait dû expédier aux Comanches de nombreuses cargaisons de maïs (Concha 1788a). Le 29 juin 1789, un groupe composé de cent quatre-vingts Comanches menés par Ecueracapa se présenta au Nouveau-Mexique. Ils demandèrent de l'aide pour eux-mêmes et pour leurs familles restées au campement et qui étaient frappées par la faim. Le gouverneur Concha leur fit livrer sur-le-champ quatre-vingt *fanegas* (environ 70,5 litres chacune) de maïs aux frais du trésor royal, ainsi que soixante-quatre *fanegas* supplémentaires offertes gracieusement par les habitants de Santa Fe (Concha 1789). À nouveau en avril et en août 1791, dans des circonstances similaires, le gouverneur Concha expédia encore aux Kotsotekas de l'Ouest respectivement vingt-deux et dix *fanegas* de maïs (Concha 1792). Dans de telles circonstances, il est fort peu vraisemblable que les Jupes soient restés sédentaires, compte tenu du fait qu'ils avaient besoin de suivre le bison afin d'éviter la famine.

Les Comanches étaient des éleveurs de chevaux, ce qui constituait un facteur supplémentaire favorisant leur mobilité. On rapporte qu'en 1786 les Comanches de l'Ouest possédaient des troupeaux de chevaux importants, que l'on estimait à 2,7 chevaux par personne (Ortiz 1786). Il s'avérait donc urgent de trouver de nouveaux prés dès que les étendues d'herbe et les écorces de bouleau venaient à manquer à proximité des campements comanches.

En outre, on peut se demander si les Jupes aspiraient réellement à devenir des fermiers. Il est notoire que les

chasseurs-cueilleurs nomades ont un parti pris contre l'agriculture. Convaincre les Comanches de se mettre à cultiver s'avérerait forcément être un processus délicat qui avait connu peu de progrès à la réserve de Clear Fork au Texas dans les années 1850, ainsi qu'à la réserve des Kiowas, des Comanches et des Apaches du territoire indien dans les années 1860 et 1870, et ce jusqu'à ce que les Comanches soient forcés d'abandonner la chasse au bison (Anderson 2005; Hagan 1990; Kavanagh 1996; Neighbours 1973, 1975; Sweeney 2003). Et même si les Comanches avaient adopté l'agriculture, ils ne se seraient pas transformés en agriculteurs du jour au lendemain. Par conséquent, leur subsistance aurait continué à dépendre de la chasse au bison pendant un certain temps, comme ce fut le cas de leurs contemporains les Wichitas, les Osages et les Pawnees qui furent des agriculteurs riverains des Plaines de l'Est. Les mouvements de migration du bison étaient fortement tributaires des fluctuations imprévisibles du climat des Plaines, comme nous l'avons vu plus haut. Ainsi, rencontrer cet ongulé au sud des Plaines devenait déjà de plus en plus incertain en 1786.

D'un point de vue géostratégique, le site choisi pour la construction du village de San Carlos présentait d'autres problèmes. Résider au sein d'un village permanent aurait rendu les Jupes plus vulnérable aux épidémies, aux voleurs de chevaux, ainsi qu'aux attaques ennemies. Le mode de vie sédentaire des Mandans, des Hidatsas et d'autres Indiens des Plaines a souvent été désigné comme responsable de la disparition brutale de ces derniers, à la suite de l'épidémie de variole de 1837-1838 (Dollar 1977; Trimble 1994). La première épidémie recensée à avoir frappé les Comanches après l'établissement de San Carlos fut la vague de variole de 1799 (Nava 1799). D'autre part, le village de San Carlos était trop éloigné du Nouveau-Mexique, ce qui ralentissait les communications et empêchait les Jupes de recevoir un prompt soutien militaire de la part des Espagnols dans l'éventualité d'une attaque. Ainsi que nous l'avons vu, les rivalités intertribales et la capture de chevaux avaient tendance à s'intensifier dans les Plaines au milieu des années 1780. De plus, la liste des rivaux des Comanches ne fit qu'augmenter au cours des décennies qui suivirent tandis que de nouveaux et d'anciens ennemis ne cessaient d'empiéter sur les territoires de chasse revendiqués par les Comanches. Au début du siècle suivant, on comptait au nombre des concurrents des Comanches les Utes, les Jicarillas et les Apaches mescaleros venus de l'ouest et du sud-ouest; les Apaches lipans et les Tonkawas venus du sud; les Kiowas, les Crows, les Cheyennes, les Arapahos et les Apaches des Plaines venus du nord; les Pawnees et les Osages venus de l'est; et même les Néo-Mexicains, les *ciboleros* (« chasseurs de bison ») venus du sud-ouest.

Toutefois, l'obstacle le plus considérable qui s'opposait à la concrétisation de San Carlos de los Jupes ne provenait sans doute pas d'une quelconque menace extérieure, mais plutôt de la philosophie même des Comanches. Nous ne mentionnerons que quelques-unes des nombreuses pratiques culturelles comanches traditionnelles qui étaient

contraires à un mode de vie sédentaire au sein d'un village. Chez les Comanches, la polygynie était chose courante et certains hommes pouvaient avoir plus de cinq épouses à la fois (Cabello 1786; Sandoval 1750). Les co-épouses dormaient souvent dans des habitations séparées, surtout si elles avaient des enfants (Gladwin 1948 : 86; Kavanagh 2008 : 363, 408, 460). Il y avait de nombreux interdits culturels ainsi que des relations d'évitement régissant le comportement des personnes apparentées de sexe opposé. L'un d'entre eux prescrivait qu'à partir de l'âge de quatorze ans plus ou moins, les garçons devaient dormir dans une hutte séparée. Ils étaient ainsi tenus à l'écart de leurs sœurs (Gladwin 1948 : 83; Kavanagh 2008 : 91, 95, 345, 368, 449). En d'autres termes, les unions polygames et les familles qui comprenaient de jeunes frères et sœurs rendaient souvent nécessaire de posséder un nombre de maisons considérable. Si les Espagnols attendaient des Jupes qu'ils habitent tous dans des habitations « civilisées », il aurait fallu construire un nombre considérable de maisons de style espagnol supplémentaires. Le village aurait alors été plus étendu et donc plus difficile à défendre. En outre, à la suite du décès d'un Comanche, il était fréquent que les parents en deuil détruisent ce qui avait appartenu au défunt, y compris sa hutte, surtout lorsque le disparu était un homme de prestige (Ewers 1969 : 117, 134; Kavanagh 2008 : 38, 40-42, 379, 463). Une telle pratique représentait sans équivoque une menace potentielle pour les espoirs caressés par les Espagnols au sujet de San Carlos. Enfin, les Comanches avaient pour coutume d'abandonner à jamais le lieu où l'un des membres de la bande était décédé ou avait été inhumé, tout particulièrement si le défunt était un membre de la famille proche ou s'il s'agissait d'un membre important de la communauté (Kavanagh 2008 : 121, 463; Ruiz 1972). Tel que nous l'avons mentionné plus haut, c'est précisément pour cette raison que les Jupes ont déserté San Carlos (Concha 1788a).

LES RÉPERCUSSIONS

L'abandon de San Carlos de los Jupes n'eut pas pour effet de faire cesser brutalement les relations pacifiques établies entre les Espagnols et les Jupes. Cependant, d'autres problèmes surgirent. En mai 1788, une escouade de jeunes guerriers jupes capturèrent dix-huit chevaux qui appartenaient à un groupe de marchands du Nouveau-Mexique en visite sur leur territoire, ce qui ne fit que renforcer le scepticisme d'Ecueracapa à l'égard des tendances prétendument pacifiques des Jupes. Lorsqu'il eut vent de cet incident, le gouverneur Concha réclama à Ecueracapa la restitution des chevaux, et ce dernier promit de se rendre lui-même sur le territoire des Jupes et des Yamparikas dans ce but (Concha 1788b). Malgré tout, l'alliance avec les Jupes demeura assez solide pour surmonter de tels événements. On rapporte que le mois suivant, Ecueracapa et Paruanarimuco étaient partis en guerre contre les Apaches. Le contingent d'Ecueracapa comprenait cent cinquante guerriers tandis que Paruanarimuco était à la tête d'une armée plus importante encore (Concha 1788b). Les Espagnols prêtaient régulièrement main-forte aux

expéditions militaires comanches contre leurs ennemis communs, les Apaches, en procurant à leurs alliés des armes à feu et de la poudre que ces derniers devaient leur rapporter lorsque leur campagne aurait pris fin. De temps à autre, toutefois, les troupes espagnoles secondaient les Comanches dans leurs combats contre certains de leurs ennemis les plus éloignés. Le 24 juin 1790, par exemple, un contingent espagnol mené par le sergent Juan de Dios Peña rejoignit les rangs des Jupes conduits par Paruanarimuco pour entreprendre une campagne militaire contre les Pananas (Peña 1790). Au cours des années qui suivirent, des groupes jupes continuèrent à se rendre au Nouveau-Mexique pour faire du commerce et recevoir des présents politiques. En février 1791, par exemple, la visite d'un groupe de huit Jupes coûta au gouverneur Concha vingt-deux pesos et six réaux. Vingt-six pesos supplémentaires furent investis sous la forme de cadeaux offerts à six autres visiteurs jupes lors du mois de juillet de cette même année (Concha 1792).

Or, de manière tout à fait inexplicable, les Jupes disparurent peu à peu des documents d'archives au cours des premières décennies du XIX^e siècle. Les sources espagnoles en font encore mention à quelques reprises autour de l'année 1800 (John 1985 : 384; Nava 1799). Les dernières références recensées remontent à 1826, tandis que quelques chefs comanches qui négociaient un traité au Chihuahua affirmaient représenter les Jupes, les Tanemas et les Kiowas (Kavanagh 1996 : 203, 292), puis en 1834 dans un rapport mexicain qui classait les Jupes comme étant l'une des quatre divisions comanches connues au Nouveau-Mexique (Escudero 1834).

Suivant l'exemple des Jupes, le 14 juillet 1787, les *Yutas* (« Utes [du Sud] ») demandèrent au gouverneur Anza que les Espagnols leur construisent leur propre village permanent sur les bords de la rivière Chama, à une demi-lieue du village d'Abiquiú, au nord-ouest du Nouveau-Mexique. Toutefois, Anza se réjouit de la requête des Yutas et, dans un rapport à l'intention d'Ugarte il manifesta son intention de proposer aux chefs yutas un autre site pour leur village car la zone qu'ils avaient choisie appartenait déjà à plusieurs haciendas espagnoles (Anza 1787b; Ugarte y Loyola 1788a). Cependant, le village yuta de fabrication espagnole ne vit jamais le jour, et cela vraisemblablement à cause de l'impact dissuasif de l'échec de la tentative de San Carlos sur les fonctionnaires espagnols.

Après que les Jupes eurent déserté San Carlos, Ugarte ordonna à Concha de tenter de ne pas perdre ce qui avait été investi dans le village en arrivant à convaincre les Comanches d'y retourner. Les autorités espagnoles avaient même envisagé de créer un village espagnol fortifié et autonome qui jouerait le rôle de poste de frontière avancé afin de parlementer avec les Comanches du Nord. On persistait à croire qu'une interaction fréquente avec les *bárbaros* était le meilleur moyen d'apprendre à les connaître et à les « civiliser ». D'ailleurs, un fort en position avancée aurait pu servir plus tard à élargir et sécuriser la frontière et aurait pu également faire office de base stratégique pour les troupes espagnoles dans l'éventualité d'une invasion

venue du nord, ou encore si les Comanches eux-mêmes redevenaient des ennemis. Or, le 16 septembre 1788, le vice-roi Manuel Antonio Flores abandonna ce plan, en affirmant que celui-ci nécessiterait des dépenses supplémentaires et aussi qu'il s'avérerait impossible de garantir la protection d'un avant-poste aussi éloigné contre une attaque inopinée. Flores demanda également à Ugarte de n'encourir à l'avenir aucune dépense supplémentaire pour le financement de villages construits à l'intention des païens, en lui rappelant que les tentatives précédentes de sédentarisation des nomades avait toutes connu le même dénouement (Ugarte y Loyola 1788c).

Les Comanches tentèrent de convaincre les Espagnols de leur construire un village à au moins une reprise. À l'automne 1805, trois chefs yamparikas s'adressèrent au gouverneur du Nouveau-Mexique Joaquín del Real Alencaster pour lui faire part d'une série de requêtes. Ils demandèrent aux Espagnols de reconnaître l'un d'entre eux, Somiquaso comme étant un général yamparika. Puis, les Comanches demandèrent au gouverneur de dépêcher des ouvriers afin qu'ils construisent à leur intention « des maisons de bois rassemblées autour d'une place » à proximité de la confluence des rivières Conchas et « Colorado » (la rivière Canadian). Enfin, les Indiens réclamèrent du gouverneur qu'il fasse venir à eux des marchands au début de l'année suivante afin que ces derniers leur achètent des peaux. Alencaster nomma Somiquaso « Général Carlos » et il offrit de dépêcher aux Yamparikas des ouvriers qui construiraient leurs maisons, à la condition toutefois qu'ils acceptent de « subvenir aux besoins des ouvriers et de leur donner des biens en échange du travail accompli », et à condition, également, qu'ils les accompagnent au printemps. Bien sûr, la réponse d'Alencaster était conditionnelle à l'approbation de son supérieur, le commandant général Nemesio Salcedo (Salcedo 1805). Le projet de construction du fort yamparika ne vit pas non plus le jour⁸.

CONCLUSION

La création d'un village permanent situé loin de la frontière par un pouvoir colonial qui fournirait les fonds et la main-d'œuvre nécessaires au projet, dans le but de sédentariser un groupe autochtone nomade qui jusqu'alors avait été un ennemi et qui restait indépendant, n'a rien d'un événement typique de l'histoire de l'expansion européenne. Et pourtant, c'est exactement ce qui s'est passé à San Carlos de los Jupes. On ne saurait expliquer la fondation de San Carlos autrement que dans le contexte plus large de la paix entre les Comanches et les Espagnols qui était en soi le couronnement d'un processus diplomatique complexe institué par les décideurs des deux parties (Rivaya-Martínez 2011). Or, ayant tout récemment obtenu des Comanches la fin des hostilités, les Espagnols comptaient sur leurs nouveaux alliés pour défendre les villages du nord de la Nouvelle-Espagne contre les autres Amérindiens (surtout les Apaches) qui menaçaient la frontière. Du point de vue des Jupes, à une époque où ils étaient devenus de plus en plus vulnérables face à leurs

puissants ennemis indiens et à des modifications déconcertantes de leur milieu, leur engagement à s'établir dans un village de type espagnol manifestait leur loyauté envers les Espagnols dont ils attendaient en retour qu'ils assurent à tous les Jupes la sécurité et l'obtention de gains matériels et qu'ils garantissent prestige et influence à leurs chefs. Pourtant, au même moment, une myriade de facteurs culturels, écologiques et géostratégiques latents convergeaient pour faire du projet de San Carlos une initiative éphémère, ce qu'elle s'avéra être, en fin de compte.

Les spécialistes ont souvent considéré les politiques espagnoles à l'égard des Amérindiens dans les années 1770 et 1780, et qui furent échafaudées par des militaires de haut rang, comme participant d'un effort louable de la part de la Couronne pour mieux défendre la frontière (Moorhead 1968, 1991; Navarro García 1964; Thomas 1940, 1941a). Or, comme l'illustre l'initiative vouée à l'échec de San Carlos de los Jupes, le manque de connaissance des réalités de la frontière, et plus particulièrement de certains aspects culturels caractéristiques et peu apparents, a empêché les initiatives espagnoles d'affiliation des Comanches et autres nomades⁹. En fin de compte, l'entreprise utopique de San Carlos de los Jupes fut chèrement payée par les Espagnols en termes de fonds, de temps, d'énergie et d'encre. Malgré tout, les fonctionnaires espagnols ont tiré des leçons de San Carlos : jamais plus les autorités du nord de la Nouvelle-Espagne ne gaspillèrent un sou provenant des caisses royales pour financer une quelconque tentative hasardeuse en vue de sédentariser les *bárbaros* sur leur territoire.

Notes

1. Il y a de cela plus de quatre-vingts ans, le chercheur universitaire américain Alfred B. Thomas publia un court article au sujet de San Carlos de los Jupes, lequel comprenait certaines sources espagnoles traduites en anglais (Thomas 1929). Mis à part cet article, les érudits n'ont accordé que peu d'intérêt à cet épisode singulier de l'histoire comanche (Betty 2002 : 24, 30; Brooks 2002 : 160-164; Hämäläinen 2008 : 126-127; John 1975 : 732-734; Kavanagh 1996 : 137-138; Kenner 1969 : 58-59; Moorhead 1968 : 162-164; Weber 2005 : 194). J'ai consulté diverses sources afin de reconstituer l'orthographe et la signification des termes en langue comanche (Comanche Language and Cultural Preservation Committee 2003; Kavanagh 1996; Kavanagh 2001; Robinson et Armagost 1990; Saupitty 2005).
2. L'historien finnois Pekka Hämäläinen s'est récemment positionné en faveur d'une minimisation de la nature décentralisée de l'organisation sociopolitique comanche (Hämäläinen 2008). Aucun élément ne saurait toutefois étayer la thèse selon laquelle les Comanches auraient fonctionné dans le cadre d'un régime politique intégré, et cela jusqu'aux années 1870, lorsque toutes les divisions comanches furent confinées à la vie dans les réserves sous la pression militaire américaine.
3. Les Comanches jupes furent mentionnés pour la première fois dans les archives en 1778 au cours d'une *junta de guerra* (conseil de guerre) dans la province de Chihuahua. L'explorateur du Nouveau-Mexique Pedro Fermín de Mendieta faisait alors référence aux « Yamparicas, Gente de palo » et aux « Come Zibolos » comme étant les trois *congregaciones* (divisions) comanches répertoriées dans cette province (Bonilla 1778). Sur certains exemplaires espagnols des

sources originales, la première lettre « j » a été changée en « y » pour les termes *jupe/jupini*, ce qui engendra les formes *yupe/yupini* à l'orthographe incorrecte et qui désignaient les Jupes. Dans ce rapport qui traitait de l'abandon de San Carlos, Fernando de la Concha, gouverneur du Nouveau-Mexique, identifiait de façon erronée le peuple de Paruanarimuco comme étant les *Yamparicas* alors qu'il s'agissait des *Jupes* (Concha 1788a).

4. La signification d'*Ecueraacapa*, que l'on dit être un nom comanche, n'a toujours pas été élucidée. Les Espagnols le traduisaient par « l'orphelin » et ils affublaient cette même personne d'un nom tout aussi obscur : *Contatanacapara*, qu'ils traduisaient par « Grue sur [une] Croix » (Armagost 1989; Garrido y Durán 1786). Toute tentative de traduire les noms de la plupart des autres personnes serait pour le moins hasardeuse (Armagost 1989 : 370-371; Kavanagh 1996 : 113-114). C'est la raison pour laquelle sont proposées dans cet article les traductions des désignations comanches telles que consignées par les Espagnols. Dans un document plus récent, Encantime, dont le nom fut parfois noté par erreur « Eneantime » dans les documents, était identifié comme étant le fils de Paruanarimuco, chef principal des Jupes (Ugarte y Loyola 1787c). Les noms des cinq chefs *yamparikas* qui ratifièrent le traité au Nouveau-Mexique furent rapportés comme étant les suivants : *Tosaporua*, *Pasahuoques*, *Paxabipo*, *Cunabunit* et *Quahuahacante* (Garrido y Durán 1786).
5. Dans le rapport de leur mission d'ambassadeurs auprès des Comanches de l'Est en date de 1785, Vial et Chávez indiquent que les *Yambericas* (c'est-à-dire les *Yamparikas*, ethnonyme utilisé au Texas espagnol tel un terme générique pour désigner tous les Comanches de l'Ouest) avaient pour habitude de faire la guerre contre les Indiens As ou *Majás* et contre les *Utos* (Vial et Chávez 1785). Les chercheurs universitaires ont identifié les *Majás* comme étant les Pawnees skiris, locuteurs de la langue caddoane (Parks 2001b : 517, 545), ou comme étant les Omahas / Poncas, locuteurs de la langue sioux (Hennig 2001 : 233; Liberty *et al.* 2001 : 399, 414; Parks 2001b : 517). Les As ou Aas ont quant à eux été identifiés comme étant les Crows, locuteurs de la langue sioux (Voget 2001 : 715), ce qui est cohérent avec la tradition comanche (Saupitty 2005), de même que les Arapahos de langue algonquienne (Parks 2001a : 971-972) ou les Pawnees skiris (John et Benavides 1994 : 47 n.44). Enfin, l'ethnonyme *Utos* désigne vraisemblablement les Utes, locuteurs de la langue shoshone (*ibid.* : 48 n.45) qui, vers le milieu des années 1780, circulaient dans la région contiguë à celle où vivaient les Comanches de l'Ouest, côté ouest. Il pourrait aussi désigner, mais cela est moins vraisemblable, les Otos de langue sioux (Kavanagh 1996 : 104) qui vivaient à l'est des Comanches de l'Ouest, à proximité du confluent de la rivière Missouri avec son affluent la rivière Platte (Schweitzer 2001 : 448 carte). La plupart des chercheurs acceptent le rapprochement fait entre l'identité des *Pananas* et celle des Pawnees (Brugge 1965 : 185; Parks 2001b : 544).
6. Le terme espagnol *Aa* est très vraisemblablement un emprunt linguistique au terme *A?aa* qui, en langue comanche, permet de désigner les Crows et signifie littéralement « la corne ». Il en est de même pour *Pacanavo/ Flechas Rayadas*, du comanche *Paaka naboo* « flèche rayée » ou « Cheyenne »; et *Saretica / Comeperros* du comanche *Sariitthka* « mangeur de chien » ou « Arapaho », expression qui désigne dans certains cas les Apaches des Plaines, les Kiowas et les Cheyennes. Deux autres emprunts possibles à la langue comanche sont les termes *Caigua* « Kiowa », du comanche *Kaaiwa* « tricheur; coyote », qui est possiblement une forme abrégée de *kaawosa* « celui qui triche avec un sac »; et *Guazaza*, du comanche *Wasaasi* « Osage » (Comanche Language and Cultural Preservation Committee 2003 : 2, 8, 52, 80; Robinson et Armagost 1990 : 24, 92, 147; Saupitty 2005). Il est toutefois possible que ces deux derniers termes reprennent en réalité la prononciation comanche des désignations respectives des Kiowas et des Osages eux-mêmes.

7. Les Kotsotekas de l'Ouest, quant à eux, avaient pour habitude de faire du commerce à Taos Pueblo, au nord-ouest du Nouveau-Mexique et, après le traité, à Pecos Pueblo situé à quatre-vingt-treize kilomètres vers le sud. Pour leur part, les Kotsotekas de l'Est commerçaient surtout avec les Taovayas et les Wichitas qui vivaient sur les rives de la rivière Red, et ils leur fournissaient surtout du sel en échange d'armes à feu et de munitions, en plus d'autres articles. Les Comanches de l'Ouest fournissaient également les habitants de l'Est en munitions qu'ils se procuraient auprès des *Canses*, des *Guahe*s, et des *Guitaboirat*as (Cabello 1786; Vial et Chávez 1785). Elizabeth John puis Pekka Hämäläinen identifièrent ces trois groupes comme étant respectivement les Kansas, les Iowas, et les Kiowas (Hämäläinen 1998 : 493; John et Benavides 1994 : 50 n.50-53). À l'inverse, Douglas Parks identifie les *Guahe*s comme étant les Pawnees, et les *Guitaboirat*as comme étant les Pitahawiratas, un sous-groupe des Pawnees (Parks 2001b : 544-546). Hämäläinen a affirmé que les Comanches de l'Ouest exploitaient un site de commerce important et irrégulier en amont de la rivière Arkansas entre les années 1740 et 1830 (Hämäläinen 1998, 2008 : 71-73). Bien que l'argument d'Hämäläinen repose sur des preuves minces, la construction de Bent's Fort en 1833, sur la rive nord de la rivière Arkansas, à près de cent kilomètres à l'est de l'embouchure de la rivière Saint Charles, et le succès connu par ce poste de traite amérindien à ses débuts corrobore l'importance de la région dite « Upper Arkansas » pour les réseaux commerciaux des Plaines. De plus, en 1849, le capitaine Randolph B. Marcy consigna l'existence de « quelques vieilles maisons autrefois utilisées en tant que postes de traite » à l'extrémité ouest des Big Timbers (Marcy 1863).
8. Quoique nous n'ayons trouvé aucune preuve permettant de confirmer la construction de ce village, il est opportun de mentionner que, le 4 juin 1808, le capitaine espagnol Francisco Amangual a découvert les ruines d'une fortification située quelque part dans la haute Canadian Valley. Le fort, dont il attribuait la construction aux Comanches yamparikas, était composé de « quelques fossés qui avaient été creusés en forme de tranchées » et qui formaient un cercle, avec « une douve, une palissade faite de pieux, et un petit rempart au centre, et des traces indiquant qu'il y en avait eu des plus gros à cet endroit ». On rapporte que les Yamparikas avaient construit le fort « pour se défendre contre les Quitarays » (Loomis et Nasatir 1967 : 501). Nous tenons à remercier Alvin Lynn de nous avoir fait part de la découverte d'Amangual. Les « Quitarays » étaient les Pawnees, terme issu de l'ethnonyme comanche *Kwitarai* (Comanche Language and Cultural Preservation Committee 2003 : 16).
9. L'entreprise diplomatique menée par les Espagnols auprès des *bárbaros* le long de la frontière nord de la Nouvelle-Espagne se trouva au plus fort de sa progression lorsqu'elle mit à contribution soit des alliés autochtones tels que Guersec (le chef taovaya) et Eschas (le chef wichita), soit des Euro-Américains qui avaient maintenu un contact direct avec les Amérindiens lors de périodes prolongées, tels les commerçants Athanase de Mézières et Pierre Vial, ou encore l'ex-captif Francisco Xavier Chávez (Bolton 1914; John 2001; John et Benavides 1994; Loomis et Nasatir 1967; Vial et Chávez 1785). Cela ne saurait en aucun cas être considéré comme une coïncidence. Juliana Barr a récemment attribué le succès de la paix de 1785 entre les Comanches de l'Est et le Texas espagnol au rôle essentiel d'intermédiaires joué par Guersec et Eschas (Barr 2007 : 236-241).

Ouvrages cités

ALENCASTER, Joaquín del Real, 1807 : *Carta n° 442 al Comandante General de Provincias Internas dando parte de la llegada de un capitán Caigua con otro Comanche Yamparica*. Santa Fe, June 13. Spanish Archives of New Mexico II(16) : 347-348.

- ANDERSON, Gary C., 1999 : *The Indian Southwest, 1580-1830: Ethogenesis and Reinvention*. University of Oklahoma Press, Norman.
- , 2005 : *The Conquest of Texas: Ethnic Cleansing in the Promised Land, 1820-1875*. University of Oklahoma Press, Norman.
- ANZA, Juan Bautista de, 1779 : *Diario de la expedición que salió a practicar contra la nación Cumanche ...* September 10. Archivo General de Indias – Audiencia de Guadalajara 278.
- , 1786 : *Noticia de los capitanes Comanches presentados en la villa de Santa Fe y pueblo de Pecos ...* [Santa Fe, July 14]. Archivo General de Simancas-Secretaría de Guerra 7031, 9, 38.
- , 1787a : [Letter to Ugarte y Loyola]. Santa Fe, October 20. Archivo General de la Nación – Provincias Internas 65 : 501-502.
- , 1787b : [Letter n° 523 to Ugarte y Loyola]. Santa Fe, July 14. Archivo General de la Nación – Provincias Internas 65 : 504-506v.
- ARMAGOST, James L., 1989 : « An Interpretation of Comanche Names in an Eighteenth Century Spanish Document ». *Tlalocan* 11 : 367-373.
- ASCHERMANN, Arla, 1994 : *Wind in the Cornfields: Pueblo County, Colorado Ghost Towns and Settlements, 1787-1872*. Pueblo Historical Society, Pueblo.
- BABCOCK, Matthew M., 2009 : « Rethinking the Establecimientos: Why Apaches Settled on Spanish-Run Reservations, 1786-1793 ». *New Mexico Historical Review* 84(3) : 363-397.
- BARR, Juliana, 2007 : *Peace Came in the Form of a Woman : Indians and Spaniards in the Texas Borderlands*. University of North Carolina Press, Chapel Hill.
- BETTY, Gerald Louis, 2002 : *Comanche Society : Before the Reservation*. Texas A&M University Press, College Station.
- BLACKHAWK, Ned, 2007 : « The Displacement of Violence: Ute Diplomacy and the Making of New Mexico's Eighteenth-Century Northern Borderlands ». *Ethnohistory* 54(4) : 723-756.
- BOLTON, Herbert E., 1914 : *Athanase de Mézières and the Louisiana-Texas Frontier, 1768-1780*. 2 vol. Arthur H. Clark, Cleveland.
- BONILLA, Antonio, 1778 : [Minutes of four juntas de guerra held in Chihuahua between June 9 and July 15, 1778]. Chihuahua, October 4. Archivo General de Simancas – Secretaría de Guerra 7045, 3, 41.
- BROOKS, James F., 2002 : *Captives and Cousins: Slavery, Kinship, and Community in the Southwest Borderlands*. The University of North Carolina Press, Chapel Hill et London.
- BRUGGE, David M., 1965 : « Some Plains Indians in the Church Records of New Mexico ». *Plains Anthropologist* 10 : 181-189.
- , 1985 : *Navajos in the Catholic Church Records of New Mexico, 1694-1875*. Navajo Community College Press, Tsalie.
- BUCARELI Y URSÚA, Fray Antonio María, 1773 : *El virrey de Nueva España dirige extracto de las últimas novedades ocurridas en las provincias de Nueva Vizcaya, Sonora, Nuevo México y Texas a Julián de Arriaga*. México, January 27. AGI-AG 513, n° 732.
- CABELLO, Domingo, 1784 : [Letter n. 689 to Felipe de Neve]. Bexar, September 20. Bexar Archives 16 : 287 ff.
- , 1785 : [Letter to José Antonio Rengel]. Bexar, November 25. Archivo General de Simancas – Secretaría de Guerra 7031, 9.
- , 1786 : *Respuestas ... sobre varias circunstancias de los indios Cumanches Orientales*. Béxar, April 30. Bexar Archives 17 : 417-419.
- CANONGE, Elliot, 1958 : *Comanche Texts*. Summer Institute of Linguistics of the University of Oklahoma, Norman.
- COMANCHE LANGUAGE AND CULTURAL PRESERVATION COMMITTEE, 2003 : *Taa Numu Tekwapu?ha Tuboopu (Our Comanche Dictionary)*. Comanche Language and Cultural Preservation Committee, Lawton, Oklahoma.

- CONCHA, Fernando de la, 1787 : [Letter to Ugarte y Loyola]. Santa Fe, November 10. Archivo General de la Nación – Provincias Internas 65 : 51-56.
- , 1788a : [Letter n.29 to Ugarte y Loyola]. Santa Fe, June 26. Archivo General de la Nación – Provincias Internas 65 : 511-511v.
- , 1788b : [Letter n.55 to Ugarte y Loyola]. Santa Fe, June 26. Archivo General de la Nación – Provincias Internas 65 : 213-227.
- , 1789 : [Letter to Ugarte y Loyola]. Santa Fe, July 6. Archivo Genral de la Nación – Provincias Internas 65 : 623-623v.
- , 1792 : *Relación firmada y jurada por mí, don Fernando de la Concha, caballero comendador de Mora en el orden de Santiago...* Santa Fe, March 1. Archivo General de la Nación – Provincias Internas 204 : 337-334v.
- DIXON, C. W., 1962 : *Smallpox*. J. and A. Churchill, London.
- DOLLAR, Clyde D., 1977 : « The High Plains Smallpox Epidemic of 1837-38 ». *Western Historical Quarterly* 8(1) : 15-38.
- ESCUADERO, José Agustín, 1834 : *Noticias estadísticas del estado de Chihuahua*. Mexico.
- EWERS, John C. (dir.), 1969 : *The Indians of Texas in 1830*. Smithsonian Institution Press, Washington, D.C.
- FENN, Elizabeth A., 2001 : *Pox Americana: The Great Smallpox Epidemic of 1775-82*. Hill & Wang, New York.
- FRANK, Ross, 2000 : *From Settler to Citizen: New Mexican Economic Development and the Creation of Vecino Society, 1750-1820*. University of California Press, Berkeley, Los Angeles, et London.
- GARRIDO Y DURÁN, Pedro, 1786 : *Relación de los sucesos ocurridos en la Provincia del Nuevo México con motivo de la paz concedida a la nación Comanche ...* Chihuahua, December 21. Archivo General de Simancas – Secretaría de Guerra 7031, 9 : 37.
- GLADWIN, Thomas, 1948 : « Comanche Kin Behavior ». *American Anthropologist* 50(1) : 73-94.
- HAGAN, William T., 1990 : *United States-Comanche Relations: The Reservation Years*. University of Oklahoma Press, Norman et London.
- HÄMÄLÄINEN, Pekka, 1998 : « The Western Comanche Trade Center: Rethinking the Plains Indian Trade System ». *Western Historical Quarterly* 29(4) : 485-513.
- , 2008 : *The Comanche Empire*. Yale University Press, New Haven et London.
- HENNIG, Dale R., 2001 : « Plains Village Tradition : Eastern Periphery and Oneota Tradition », in William G. Sturtevant (dir.), *Handbook of North American Indians*, vol. 13, *Plains* : 222-233. Smithsonian Institution, Washington.
- JOHN, Elizabeth A.H., 1975 : *Storms Brewed in Other Men's Worlds : The Confrontation of Indians, Spanish, and French in the Southwest, 1540-1795*. University of Oklahoma Press, Norman et London.
- , 1985 : « An Earlier Chapter in Kiowa History ». *New Mexico Historical Review* 60(4) : 379-97.
- , 2001 : « Francisco Xavier Chaves: Soldier-Interpreter », in Cashion, Ty et Jesús F. de la Teja (dir.), *The Human Tradition in Texas* : 21-33. Scholarly Resources, Wilmington, Delaware.
- JOHN, Elizabeth A.H., et Adán BENAVIDES, Jr., 1994 : « Inside the Comancheria, 1785: The Diary of Pedro Vial and Francisco Xavier Chaves ». *Southwestern Historical Quarterly* 98(1) : 27-56.
- KAVANAGH, Thomas W., 1996 : *Comanche Political History: An Ethnohistorical Perspective, 1706-1875*. University of Nebraska Press, Lincoln.
- , 2001 : « Comanche », in William G. Sturtevant (dir.), *Handbook of North American Indians*, vol. 13, *Plains* : 886-906. Smithsonian Institution, Washington.
- , (dir.) 2008 : *Comanche Ethnography: Field Notes of E. Adamson Hoebel, Waldo R. Wedel, Gustav G. Carlson, and Robert H. Lowie*. University of Nebraska Press, Lincoln.
- KENNER, Charles L., 1969 : *History of New Mexican-Plains Indian Relations*. University of Oklahoma Press, Norman.
- LIBERTY, Margot P., W. Raymond WOOD et Lee IRWIN, 2001 : « Omaha », in William G. Sturtevant (dir.), *Handbook of North American Indians*, vol. 13, *Plains* : 399-415. Smithsonian Institution, Washington.
- LOOMIS, Noel M., et Abraham P. NASATIR, 1967 : *Pedro Vial and the Roads to Santa Fe*. University of Oklahoma Press, Norman.
- MALDONADO, José, 1788 : *Cuenta y razón de los gastos erogados en la nueva población de San Carlos para habitación de la nación Comanche en el río de Napestle*. Santa Fe, May 6. Archivo General de la Nación – Provincias Internas 65 : 511v-512v.
- MARCY, Randolph B., 1863 : *The Prairie Traveler: A Hand-book for Overland Expeditions*. Trübner and Company, London. Disponible sur Internet : <<http://www.gutenberg.org/files/23066/23066-h/23066-h.htm>> (consulté le 4 octobre 2012).
- MOORHEAD, Max L., 1968 : *The Apache Frontier: Jacobo Ugarte and Spanish Indian Relations in Northern New Spain, 1769-1791*. University of Oklahoma Press, Norman.
- , 1991 : *The Presidio: Bastion of the Spanish Borderlands*. University of Oklahoma Press, Norman.
- NAVA, Pedro de, 1793 : *Extracto y resumen de hostilidades ocurridas en las Provincias Internas de Nueva España, y de las operaciones ejecutadas contra los enemigos*. Chihuahua, September 5. Archivo General de Simancas – Secretaría de Guerra 7023, 1 : 16.
- , 1799 : [Report on the state of the peace with the Eastern Comanches to Viceroy Miguel José de Azanza]. Chihuahua, July 23. Archivo General de la Nación – Provincias Internas 12 : 458-464.
- NAVARRO GARCÍA, Luis, 1964 : *Don José de Gálvez y la Comandancia General de las Provincias Internas del norte de Nueva España*. Escuela de Estudios Hispanoamericanos, Sevilla.
- NEIGHBOURS, Kenneth F., 1973 : *Indian Exodus : Texas Indian Affairs, 1835-1859*. Nortex, San Antonio.
- , 1975 : *Robert Simpson Neighbors and the Texas Frontier, 1836-1859*. Texian Press, Waco.
- ORTIZ, Francisco Xavier, 1786 : [Report on the Comanche nation sent to the Governor of New Mexico, Juan Bautista de Anza]. Santa Fe, May 20. Archivo General de Simancas – Secretaría de Guerra 7031.
- PARKS, Douglas R., 2001a : « Enigmatic Groups », in William G. Sturtevant (dir.), *Handbook of North American Indians*, vol. 13, *Plains* : 965-973. Smithsonian Institution, Washington.
- , 2001b : « Pawnee », in William G. Sturtevant (dir.), *Handbook of North American Indians*, vol. 13, *Plains* : 515-547. Smithsonian Institution, Washington.
- PEÑA, Juan de Dios, 1790 : *Diario y derrotero que yo el sargento Juan de Dios Peña comienzo a hacer en esta campaña ...* Santa Fe, August 8. SANM II 12:262-265.
- PERAMÁS, Melchor de, 1773 : *Extracto de novedades*. Mexico, July 26. Archivo General de Indias – Audiencia de Guadalajara 512.
- RENGEL, José Antonio, 1785 : *El comandante general interino de Provincias Internas da cuenta de los progresos conseguidos en la Paz de los Cumanches* [Letter n.116 to Gálvez]. Chihuahua, December 31. Archivo General de Simancas – Secretaría de Guerra 7031, 9, 32; Archivo General de Indias-Audiencia de Guadalajara 286.
- , 1786 : [Extracto de hostilidades]. N.142. Chihuahua, March 2. Archivo General de Indias – Audiencia de Guadalajara 521.
- , 1787 : [Letter to Domingo Díaz]. Pueblo del Paso del Norte, September 7. Archivo General de la Nación – Provincias Internas 112 : 81v-85.

- RIVAYA-MARTÍNEZ, Joaquín, 2010 : « Incidencia de la viruela y otras enfermedades epidémicas en la trayectoria histórico-demográfica de los indios comanches, 1706-1875 », in Cramaussel, Chantal (dir.), *El impacto demográfico de la viruela. De la época colonial al siglo XX*, vol. 3 : 63-80. El Colegio de Michoacán, Zamora, Michoacán.
- , 2011 : « Diplomacia interétnica en la frontera norte de Nueva España. Un análisis de los tratados hispano-comanches de 1785 y 1786 y sus consecuencias desde una perspectiva etnohistórica ». *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, Debates. Disponible sur Internet : <<http://nuevomundo.revues.org/62228>> (consulté le 4 avril 2012).
- ROBINSON, Lila W., et James ARMAGOST, 1990 : *Comanche Dictionary and Grammar*. SIL International et University of Texas at Arlington, Dallas.
- RUIZ, José Francisco, 1972 : « Relación [facsimile] », in John C. Ewers (dir.), *Report on the Indian Tribes of Texas in 1828*. Yale University Library, New Haven.
- SALCEDO, Nemesio, 1805 : [Letter n° 128 to the Governor of New Mexico]. Chihuahua, December 14. SANM II 15 : 1120-1121.
- SANDOVAL, Felipe de, 1750 : [Letter to Vélez Cachupin]. Santa Fe, March 1. Archivo General de la Nación – Provincias Internas 37 : 103-106v.
- SAUPITTY, Carney, Sr., 2005 : *Interview with author*. Apache, Oklahoma, July 19.
- SCHWEITZER, Marjorie M., 2001 : « Otoe and Missouri », in William G. Sturtevant (dir.), *Handbook of North American Indians*, vol. 13, *Plains* : 447-461. Smithsonian Institution, Washington.
- SIMMONS, Marc, 1966 : « New Mexico's Smallpox Epidemic of 1780-81 ». *New Mexico Historical Review* 41(4) : 319-326.
- SWEENEY, Kevin, 2003 : « Pandora's Drought: Aridity and the Brazos and Clear Fork Indian Reserves ». *West Texas Historical Association Year Book* 79 : 43-55.
- THOMAS, Alfred B., 1929 : « San Carlos: A Comanche Pueblo on the Arkansas River, 1787 ». *Colorado Magazine* 6(3) : 79-91.
- (dir.), 1932 : *Forgotten Frontiers: A Study of the Spanish Indian Policy of Don Juan Bautista de Anza, Governor of New Mexico 1777-1787*. University of Oklahoma Press, Norman.
- , 1935 : « Historical Introduction », in Alfred B. Thomas (dir.), *After Coronado: Spanish Exploration Northeast of New Mexico, 1696-1727* : 1-49. University of Oklahoma Press, Norman.
- , 1940 : « Historical Introduction », in Alfred B. Thomas (dir.), *The Plains Indians and New Mexico, 1751-1778: A Collection of Documents Illustrative of the History of the Eastern Frontier of New Mexico* : 1-59. University of New Mexico Press, Albuquerque.
- , 1941a : « Historical Introduction », in Alfred B. Thomas (dir.), *Teodoro de Croix and the Northern Frontier of New Spain, 1776-1783* : 1-68. University of Oklahoma Press, Norman.
- (dir.), 1941b : *Teodoro de Croix and the Northern Frontier of New Spain, 1776-1783*. University of Oklahoma Press, Norman.
- TRIMBLE, Michael K., 1994 : « The 1837-1838 Smallpox Epidemic on the Upper Missouri », in Douglas W. Owsley et Richard L. Jantz (dir.), *Skeletal Biology in the Great Plains: Migration, Warfare, Health, and Subsistence* : 81-90. Smithsonian Institution Press, Washington, D. C.
- UGARTE Y LOYOLA, Jacobo, 1786 : [Letter to don Juan Bautista de Anza]. Chihuahua, October 26. Spanish Archives of New Mexico II, 11 : 1081-1083.
- , 1787a : *El Comandante de Provincias Internas de Nueva España informa [al Marqués de Sonora, por carta n.55 ...]* Chihuahua, January 4. Archivo General de Indias – Audiencia de Guadalajara 287 ; Archivo General de la Nación – Provincias Internas 65, 2.
- , 1787b : *El Comandante General de las Provincias Internas de Nueva España ... [letter n.129 to the Marqués de Sonora]*. Arizpe, August 14. Archivo General de Indias – Audiencia de Guadalajara 287 ; Archivo General de Simancas – Secretaría de Guerra 7031, 9 : 41.
- , 1787c : [Letter to Anza]. Chihuahua, February 8. Archivo General de la Nación – Provincias Internas 65 : 139v-142v.
- , 1788a : [Letter n.130 to Manuel Antonio Flores]. Janos, March 13. Archivo General de la Nación – Provincias Internas 65 : 507-508v.
- , 1788b : [Letter n.254 to Manuel Antonio Flores]. Chihuahua, July 31. Archivo General de la Nación – Provincias Internas 65 : 514-516v.
- , 1788c : [Letter n.330 to Manuel Antonio Flores]. Valle de San Bartolomé, October 13. Archivo Genral de la Nación – Provincias Internas 65 : 519-521.
- , 1788d : [Letter to Fernando de la Concha] Arizpe, January 23. Spanish Archives of New Mexico II, 12 : 32-34.
- , 1788e : [Letter to Fernando de la Concha]. Arizpe, January 22. Archivo General de la Nación – Provincias Internas 65 : 502-503v.
- VIAL, Pedro, 1787 : *Diario que por la gracia de Dios comenzó a hacer desde este Presidio de San Antonio de Béxar ...* Santa Fe, July 5. Archivo General de Simancas – Secretaría de Guerra 7023, 8 : 184.
- VIAL, Pedro, et Francisco Xavier CHÁVEZ, 1785 : [Report to Governor Cabello on their diplomatic mission to the Eastern Comanches]. San Antonio de Béxar, November 15. Archivo General de Simancas – Secretaría de Guerra 7031, 9, 2.
- VOGET, Fred W., 2001 : « Crow », in William G. Sturtevant (dir.), *Handbook of North American Indians*, vol. 13, *Plains* : 695-717. Smithsonian Institution, Washington.
- WEBER, David J., 1992 : *The Spanish Frontier in North America*. Yale University Press, New Haven et London.
- , 2005 : *Bárbaros: Spaniards and Their Savages in the Age of Enlightenment*. Yale University Press, New Haven et London.
- WHITE, Richard, 1978 : « The Winning of the West: The Expansion of the Western Sioux in the Eighteenth and Nineteenth Centuries ». *Journal of American History* 65 : 319-343.